

L'orée sur le grand silence...

Pierre Jasmin

Volume 20, Number 2, Spring 2008

Les musiques et la mort

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/018357ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/018357ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Jasmin, P. (2008). L'orée sur le grand silence.... *Frontières*, 20(2), 107–108.
<https://doi.org/10.7202/018357ar>



1. *L'orée sur le grand silence...*
Lecture par Jean-François Casabonne, le 21 mars 2005, lors du récital de Pierre Jasmin.

Durée : 5 min 42 s

2. *Adagio en si mineur K540*
de Mozart, interprété par Pierre Jasmin.

Durée : 9 min 34 s

Pierre Jasmin,

pianiste, professeur titulaire, Département de musique, UQAM.

La mort et la musique vont ensemble parce que ce sont deux univers que je n'arrive pas à saisir. J'ai du mal souvent à savoir ce que j'écoute dans la musique. Mais, avec Borges, je comprends : « Dans la musique, on ne saurait séparer la forme de la substance. » La disparition de Michèle Desbordes était si floue, je traînais dans cette brume devant la fenêtre, immobile. Je suis allée à ce concert en somnambule et là, dans ce fauteuil rouge, écoutant, l'écriture m'est apparue. Pour la première fois, j'entendais Mozart avec ce que j'avais de plus vulnérable en moi, de plus mobile aussi, c'est-à-dire cette matière d'épuisement dont avait été constitué le temps depuis l'annonce de ce décès. J'étais dans cette enveloppe tactile de fatigue, de tristesse. Cette matière informe trouvait dans chaque sonate une manière de se redresser. Il fallait donner à ce deuil la substance, et la musique me l'apportait non comme une consolation, mais en agissant directement sur l'acte créateur. C'est la première fois que je plongeais en état de création en présence de Pierre Jasmin au piano, que je ne faisais pas seulement écouter, que j'intériorisais ces rythmes, ces battements, ces ruissellements de vie dont Mozart nous éclaire. (Warren, 2008, p. 154-155).

Pour *Adagio en si mineur Köchel 540*, seule œuvre pessimiste de Mozart, j'ai longtemps cherché des écrits correspondant au côté désolé de cette musique-soliloque renvoyant à la désespérance. « Fühlst Du nicht der Liebe Sehnen, so wird Ruh' im Tode sein¹ », chante Pamina dans la Flûte enchantée K620, assimilant en ce simple distique le désir non ressenti de l'amour au repos de la mort. « Par la force de la musique, nous avancerons joyeux à travers la sombre nuit de la mort », se solidarise-t-elle ensuite avec Tamino.

Dans une lettre à sa femme à Baden, le compositeur resté à la maison affirme « discourir en règle avec les souris qui me tiennent compagnie ». L'adagio donne une idée de la solitude morose du Mozart des dernières années. Dans une œuvre si courte, on compte pas moins de trente-neuf silences oppressants, et ce ne sont plus respirations de vie familières et spirituelles parsemant un dialogue, celles auxquelles Sacha Guitry pensait, lorsqu'il

L'orée sur le grand silence...

affirmait que « même les silences qui entourent sa musique sont signés Mozart ».

Le professeur Gilles Dostaler m'a prêté, de Jean-Victor Hocquart, une description marquante de cet adagio « le plus angoissé de toute l'œuvre pianistique de Mozart, qui nous fait assister à une désagrégation psychique bien plus navrante que la douleur si humaine du Quintette en sol mineur. C'est qu'ici il y a une abdication du chant [...]. Toutes les possibilités expressives qu'on sent latentes se resserrent violemment. La puissance a perdu tout son éclat, le désespoir toute son énergie batailleuse; mais chose plus affreuse, la mélancolie a perdu sa douceur [...]. Cette musique chante parce qu'elle s'exhale d'elle-même, et il n'y a plus rien à son origine que la nécessité pour le musicien de se délivrer, de façon éperdue, de ce qui l'opprime. Musique intime: plus rien qu'une présence, si proche qu'elle me devient, à moi qui l'écoute, intérieure. C'est mon cœur qui bat à ces accords frappés à quatre coups en mode incantatoire, ou plutôt je ne sais plus si c'est le mien ou si c'est le sien: il n'y a plus, dans une finale de sérénité totale, que la levée d'une aube pure et que l'orée sur le grand silence. Toute l'angoisse, tout le déséquilibre de Mozart consiste en la recherche d'une sérénité qui n'est pas ailleurs et au loin, mais au-dedans, au centre². »

Car sa musique pour piano, depuis la *Sonate en do mineur K457*, est devenue confession intime. Cet amant de la vie envisage d'abord la mort en stoïcien, écrivant à son père malade qui n'a plus qu'un mois à vivre: « Comme la mort est le vrai but de notre vie, je me suis, depuis une couple d'années, tellement familiarisé avec cette véritable et excellente amie de l'homme, que son visage non seulement n'a plus rien d'effrayant pour moi, m'est même très apaisant et très consolant ». Mais le décès de papa Léopold bouleversera son rapport à la mort qui le guette, désormais, aux premières loges. Car l'adagio ne suit pas seulement la mort paternelle, il semble présager les ultimes moments de Wolfgang Amadeus ponctués par la respiration hachée du mourant que des prêtres refuseront d'assister sous prétexte qu'il est franc-maçon, ses dernières paroles demandant qu'on éloigne son oiseau de compagnie dont il ne peut plus supporter le babillage.

Avec ces réflexions tournant autour de l'idée de la mort, il me semblait voir l'adagio livrer ses secrets et prendre lentement forme sous mes doigts. Puis un sentiment de véritable révélation me saisit à la découverte d'une méditation sur la mort de son père écrite par Thierry Hentsch, une plaquette de poèmes intitulée *les Amandiers*. J'en intégrai aussitôt un extrait aux lectures confiées

au comédien Jean-François Casabonne⁵ le 21 mars 2005, lors du cinquième et dernier récital de ma série Mozart à la salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau. J'entends encore sa voix émouvante :

Sur l'autre versant, il y a désormais le silence de mon père, parmi le silence de tous les autres. C'est là que je vais. Là où règnent déjà mon propre silence et celui de mon fils; le silence de celles et ceux que j'aurai aimés – le seul silence qui puisse me parler. À quoi rimerait, sinon, la mort de ceux que nous aimons ? À quoi servirait leur silence, si ce n'était pour poser l'énigme ?

Énigme de la pérennité à la transition. « Mozart ne meurt pas », dit-on pour se rassurer. Mais n'est-ce pas plutôt la prière secrète : « Mozart, ne meurs pas ! »

Mozart, mot tendre, souffle passager sur le monde, âpre résonance du plaisir disparaissant. Aussi transitoire que la fleur d'amandier dans l'instant de son retour, capricieuse comme le prisme de la pluie dans le soleil. Prisme de la vie. La vie est cette arche qui ne va nulle part... l'énigme, en bout de course, est qu'il n'y a pas d'énigme. Et c'est bien là le plus étrange... » (Hentsch, 2004).

À l'issue du concert, mon ami Thierry me serra dans ses bras, ému aux larmes par la juxtaposition de sa poésie à la musique du compositeur qu'il préférerait entre tous, en particulier cette musique en si mineur, tonalité tant associée dans l'esprit de Mozart à la mort, qu'il n'osa l'utiliser comme tonalité principale, ne serait-ce que pour un seul de ses six cent vingt-cinq autres Köchel ! D'ailleurs, les nombreux silences angoissés dans l'adagio ne font-ils pas fonction de morts de la musique ?

En tournée trois mois à peine après ce récital, je me procurai à Vienne, mû par un quelconque instinct, un ouvrage du musicologue est-allemand Georg Knepler, selon qui Mozart aurait composé son adagio précisément en mémoire de son père décédé un an auparavant. Étayant sa conviction du fait que cette pièce lugubre sans dédicace, chose rarissime chez ce compositeur, n'avait été transmise qu'à sa sœur, il y émet en outre l'opinion que Mozart y avait sans doute préfiguré le dénuement de sa propre mort ! L'intuition d'avoir choisi les *Amandiers* pour accompagner mon interprétation et mes autres notes de recherche s'en trouvait musicologiquement corroborée.

Mais, hélas, davantage que je me l'étais imaginé; car à mon retour d'Europe, désireux de vite communiquer cette nouvelle à Thierry, j'appris son décès d'un cancer foudroyant à peu près le jour où je m'étais procuré le Knepler : sa mort, telle chez Mozart, avait suivi de peu d'années la création de l'hommage paternel et

immortel. Nul doute qu'une prochaine interprétation de l'adagio sera enrichie par le troublant écho de ces coïncidences.

À l'instar de Mozart en ses œuvres moins morbides, je m'en voudrais de laisser le lecteur à de si sombres pensées. Les mots de l'humaniste Christian Bobin nous aideront à relativiser ces morts, de même que l'activisme à titre d'artiste pour la paix m'aide à supporter la perte de Thierry, dont la probité politique légendaire fut tant appréciée par ses camarades de l'Université du Québec à Montréal, en particulier par son ami si proche à qui je dédie cet article, son complice mozartien (et gouldien !), le philosophe Georges Leroux.

Rompre un pain, écouter Mozart, marcher sous une pluie riieuse, il y a en cet instant des êtres qui sont empêchés de faire des choses aussi simples – parce qu'ils sont malades, parce qu'ils sont en prison ou parce qu'ils sont si pauvres qu'un pain représente pour eux une fortune. [...]

La vie souvent tourmentée des créateurs m'impressionne moins que celle des pauvres gens, privés des biens élémentaires. Il faut autant de génie – c'est-à-dire de courage, de songe, de patience et d'impatience, d'innocence et de ruse – pour trouver l'argent du loyer et de quoi vêtir des enfants que pour bâtir un chef-d'oeuvre.

L'enterrement de Mozart – le chien derrière le corbillard, le corps jeté dans la fosse commune : si ma compassion va à Mozart mort, c'est à l'homme vide qu'elle s'adresse, pas à l'artiste. Devant la mort il n'y a plus d'artistes, que des petits enfants poussés dans le noir (Bobin, 2002, p. 32-34).

Bibliographie

BOBIN, C. (2002). *Mozart et la pluie*, Paris, Éd. Lettres Vives.

HENTSCH, T. (2004). *Les Amandiers*, Guimaëc, Kaplan & Co.

WARREN, L. (2008). *La forme et le deuil*, Montréal, l'Hexagone.

Notes

1. « Si tu ne sens pas l'appel de l'amour, je trouverai la paix dans la mort ! »
2. Voir : *La Pensée de Mozart*, Paris, Seuil.
3. On peut l'entendre sur le CD qui accompagne ce numéro de la revue *Frontières*. J'en profite pour remercier aussi les Services de l'audio-visuel de l'UQAM et le technicien Sylvain Arsenault qui ont permis cet enregistrement et celui de l'*Adagio*.